

LE LANGAGE

1. Du langage et de la Parole

L'homme, dit Aristote, est un animal « *logisticon* », c'est-à-dire un être vivant naturellement ouvert à la force du *logos* comme parole à la fois *parlée* et *raisonnée* (*logismos*), et certainement la Parole est au cœur même de l'essence de l'homme, en tant qu'*homme*. Et toutefois, la Parole ne coïncide pas avec le Langage, en sa généralité. Nous allons donc tout d'abord bien établir cette différence.

2. Le phénomène général du langage

2.1 Un monde de langages

Le siècle dernier a vu l'explosion, au niveau scientifique, d'une impressionnante quantité de nouvelles disciplines – comme la biologie moléculaire, la génétique, l'éthologie, la cybernétique, l'informatique, l'écologie, les neurosciences... – qui concordent, toutes, à l'unanimité, sur un point fondamental : le Cosmos est, à tous les niveaux le théâtre d'une vaste et inépuisable circulation d'*informations* (cf. Wiener **T122**) Le langage humain fait donc partie d'un plus vaste ensemble de « langages » qui incluent non seulement les autres animaux, mais les plantes, et mêmes les *minéraux*.

DES MINÉRAUX QUI TRANSMETTENT DES INFORMATIONS – A y réfléchir, un « processeur » n'est qu'un morceau de silicium savamment apprêté pour qu'il sache exécuter des tâches qui lui sont données grâce à un « langage de programmation ». C'est bien cela l'« informatique » (science et technique de l'Information mécanisée) : grâce à elle, nous *communiquons* avec l'ordinateur (*input*), ainsi qu'il le fait avec nous (*output*), et que ses parties mécaniques le font entre elles (en « langage-machine » cf. Wiener **T123**).

LES VÉGÉTAUX ET L'« ECOSYSTEME » – Une plante – ainsi que tout autre organisme vivant – ne peut vivre que grâce à un système extrêmement sophistiqué de *communication* qui soude entre elles les **différentes parties** qui la composent, et qui fait en sorte que toutes ensemble contribuent harmonieusement à cette finalité commune qu'est la conservation et l'épanouissement de l'entier dont elles font partie. D'autre part, la **plante individuelle fait à son tour partie** d'une plus vaste totalité vivante – la forêt – qui ne peut se maintenir et se développer que grâce à une incessante « circulation d'informations » mettant en relation l'immense nombre d'individualités végétales qui la peuplent. Et la **forêt** à son tour... de toute évidence elle aussi fait à son tour partie d'une **totalité plus importante encore**, intériorité équilibrée et conduite grâce à ce même échange d'informations réciproques, qui soudent toutes ses parties, de la plus microscopique à la plus grande. La Totalité absolue de ces systèmes est à présent appelée, par la science actuelle, « **Ecosystème** », et c'est cette perspective – à la fois *écologique* et pour ainsi dire « langagière » ou « informatique », qu'elles ont adoptée pour comprendre le monde naturel qui nous entoure. L'anthropologue **Gregory Bateson**, fondateur de l'ainsi dite « **Ecologie de l'esprit** » nous parle à ce propos d'un processus d'évolution « systémique » qui est justement dû non pas à une simple « adaptation » biologique et aveugle (la « sélection naturelle » de Darwin) mais à un échange **d'« idées », d'« énonciations » entre les différentes formes vivantes** qui y participent solidairement (**T124**)

LE LANGAGE DES ANIMAUX – Et finalement, il n'y a aucun doute que les animaux ont bien un langage qui leur permet de communiquer entre eux et avec nous. Les abeilles communiquent entre elles d'une manière étonnamment *symbolique* (**T130**), le loup avertit par un hurlement les autres loups de la présence d'un danger etc. L'éthologie – la science des comportements animaux – a définitivement tranché sur ce point qui représente, d'ailleurs, notre charnière.

Nous allons donc voir qu'est-ce qu'un « langage » en général, pour ensuite pouvoir tracer, à son intérieur, les différences dont nous sommes en quête.

2.2 Qu'est ce qu'un langage ?

Un *langage* est un système de *symboles* quelconques – c'est-à-dire d'objets naturellement ou conventionnellement institués comme *signes* – qui permettent qu'une *communication* prenne corps entre à l'intérieur d'un milieu donné (pas nécessairement humain).

Qu'est-ce qu'une communication ? Il y a une communication lorsqu'un *émetteur* transmet, grâce au système de signes qu'il utilise, une « information » (ou « message ») à un *récepteur*. Pour que cette « information » passe avec succès de l'émetteur au récepteur il faut :

Un *support*. L'information n'est transmise que grâce à un certain *moyen* (*medium*) matériellement donné : le *son* d'une voix, le *corps* qui accomplit un geste, où le *visage* qui prend une certaine expression... ; mais aussi : le papier sur lequel nous traçons nos « graphèmes », l'encre... ; ou encore : la *pellicule* qui permet la projection d'un film au cinéma, la matière vibrante des haut-parleurs, aussi bien que celle de l'air etc.

Un *code*. Un « message » étant par sa propre nature constitué d'un ensemble de *signes*, pour que le récepteur qui entre en contact avec la matérialité du support qui les transporte puisse le comprendre, il faut qu'il soit en possession du « code » d'interprétation, à savoir du système de règles nécessaires pour le déchiffrer.

Ce qui est commun à tous ces langages est évidemment l'usage de *signes*.

2.3 Qu'est ce qu'un signe ?

Un signe est un « objet matériel, perceptible, valant pour une chose autre que lui-même qu'il évoque ou représente à titre de substitut » (Selon le dictionnaire du CNRTL, <http://www.cnrtl.fr/>)

(1) Un signe n'est pas une « chose ». Les signes « renvoient » à d'« autres choses », les « choses » *non*.

Je peux par exemple recevoir une pomme de la part d'une personne « en signe de politesse » (ou de générosité, ou pour me « tenter... » etc). Elle m'a offert certainement une *chose* – la pomme – mais cette « chose » que je vais manger cesse (pour moi le récepteur, ainsi que pour lui l'émetteur) *d'être* la chose même qu'elle est, dès qu'elle est appréhendée comme un *signe*, car un signe par sa nature – à la différence des « choses » – est toujours le signe *de* quelque *chose* d'autre, à laquelle le signe nous « renvoie ».

(2) Un signe est une réalité double, se constituant d'un *signifiant* et d'un *signifié*.

Puisqu'il nous « renvoie » ailleurs, un signe est une réalité essentiellement *double*. Cela signifie qu'à la duplicité structurelle qui distingue le *signe* (qui « renvoie ») et la *chose* (qui ne « renvoie » pas) correspond une deuxième duplicité, *interne* au signe même : celle entre *signifiant* et *signifié*. Un signe est en somme une réalité qui, pour être appréhendé, nous demande de savoir distinguer non seulement entre la chose qu'il est (la pomme à manger) et le signe que cette chose est en même temps censée être, mais aussi entre, pour la « surface » du signe – le « *signifiant* » – et l'objet de « profondeur » vers le quel il nous renvoie : son « *sens* »

2.4 Types des signes

Nous pouvons classer les signes (1) selon la *nature de la relation* qui lie le signifiant au signifié (2) selon la *nature de la réponse* qu'ils provoquent.

2.4.1 Selon la relation liant le signifiant au signifié.

(A) RELATION NATURELLE

INDICE. – La fumée est *indice* de feu. La fièvre est *indice* de maladie. Le sol mouillé est un *indice* qu'il a plu. Ici il y a une *contiguïté réelle* entre le signifiant et le signifié : un rapport de partie/tout ou de cause à effet. Il est évident qu'une réalité n'est pas un « indice » **en soi** : elle ne peut fonctionner comme tel que pour une conscience la regardant comme un signe.

(B) RELATION NATURELLE/CONVENTIONNELLE

SYMBOLE – Le « symbole » est un signe doué d'une double nature, qui donne lieu, en gros, à **trois types réalités symboliques**.

(1) Il y a des symboles dont le signifiant est *naturellement* lié à son signifié : c'est le cas du symbolisme profond qui traverse toutes les cultures, en puisant au réservoir d'une même « nature humaine » universelle.

(2) Il y a des symboles *purement* conventionnels, comme ceux des mathématiques.

(3) Tant les premiers que les deuxièmes se rencontrent dans une « zone d'intersection » où ils sont indéniablement à la fois « naturels » et « conventionnels ». Cette zone a une nature dynamique et évolutive.

(1) **LES SYMBOLE, SIGNIFIANT « NATUREL »** – Si la fumée est *indice* de feu, le feu est un *symbole* de l'Enfer, ainsi que le lion l'est de la Force. On appelle *symbole* – en ce sens – « tout signe concret évoquant par un rapport *naturel*, quelque chose d'absent ou d'impossible à percevoir » [Lalande. *Vocabulaire de la philosophie*]. Il y a quelque chose bien **réel** dans les flammes, qui appartient à la réalité de l'enfer (métaphorique ou pas); une force bien réelle dans la réalité du lion, qui évoque la Force, en sa nature abstraite. Ce type de symbole est donc un signe porteur d'une correspondance *analogique*, bien réelle, et non pas « conventionnelle », entre le signifiant et le signifié, entre l'image concrète et sa signification abstraite. Ici le signe coïncide avec (porte en soi) la *réalité* de son sens.



Maintenant, attention ! Les symboles que nous avons évoqués ont deux caractéristiques bien *opposés*.

D'une part ils sont porteurs d'une relation *réelle* entre le signifiant et le signifié, et c'est bien ce fondement réel de leur capacité de signification qui est à la source de leur *universalité* « transculturelle ». Partout dans le monde et dans l'histoire, le *ciel*, ou en général la hauteur (le sommet des montagnes etc.) est le symbole concret de l'idée abstraite de transcendance ; ainsi que la terre est le symbole de la mère etc... En somme, une fois appréhendées comme des symboles, ces réalités visibles et concrètes permettent à *tous* les hommes de faire l'expérience *directe* des réalités invisibles et abstraites auxquelles elles renvoient. Pour cette raison, le psychanalyste **Karl Gustav Jung** a pu écrire un livre comme *L'homme et ses symboles* (1959) où il explore l'univers symbolique de la planète entière, pour nous renvoyer à l'existence d'une sorte de réservoir universel – et bien *réel* – du symbolisme humain, qu'il a appelé l'« inconscient collectif » où les hommes puisent à ces *formes originaires* de l'esprit humain qu'il a appelées les « archétypes »..

(2) **LES SYMBOLE, SIGNIFIANT « CONVENTIONNEL » D'autre part**, ces symboles profonds que l'Homme élabore pour organiser sa vie sont, en tant que *culturels*, aussi nécessairement *conventionnels*. S'il est donc vrai que le ciel est universellement le symbole de la Transcendance – étant donné son hauteur *réelle*, sa *réelle* immensité etc. – il est vrai aussi que la « croix » n'est pas en elle-même (*dirait-on...*) un signe de rédemption (quel rapport « réel » subsiste ici entre le signifiant et le signifié ? sauriez-vous l'indiquer ?...) ainsi que la faucille et le marteau ne sont pas (*dirait-on...*) « naturellement » signes de libération ou de révolution et que le cercle du Taïchi n'est pas (*dirait-on...*) naturellement lié à l'idée de « Vide » et de « Tao » etc.



Figure 2

(3) **LES SYMBOLE, SIGNIFIANT TOUJOURS UN PEU « CONVENTIONNEL » ET UN PEU « NATUREL »** – Et pourtant, si nous les observons bien – comme par exemple Karl Gustav Jung à su le faire – nous devons admettre que même les symboles les plus « conventionnels » ne sont, peut-être jamais, *totalemment* conventionnels. Regardons encore la croix, mais à côté de l'image de « salut » (ci-dessous) prise de « Titanic ». Le cercle du « Taïchi » de sa part, avec ce tourbillon qui l'habite, partage indéniablement des aspects bien réels avec la Sphère Cosmique du Vide à la quelle il nous renvoie, toujours et incessamment parcourue par l'énergie tourbillonnante du « Chi ». De même, le cercle coupé de l'Ensemble Vide [Fig.4, gauche] n'est pas que « conventionnellement » capable de représenter le Néant du « zéro ». Ou encore, le serpent qui se mord la queue est bien *réellement* une fin qui coïncide avec son début, et donc un symbole adéquat de l'Infini... tel que les mathématiques nous l'apprennent.



Figure 3

En somme, le **Symbole est une réalité intermédiaire et dynamique entre le signe naturel et le signe purement conventionnel**. *Dynamique* car aux symboles dont il remplit le monde naturel qui l'entoure, l'homme peut au fur et à mesure se rendre conscient de sa *propre* « Nature », et s'en émanciper dans la direction d'une toujours plus complète liberté d'expression et d'automanifestation, comme Culture.

D'un côté, donc, le Symbole est un signe capable de mettre l'animal « homme » en contact *immédiat* avec sa vraie nature, universellement et naturellement donnée, car c'est de cette même nature que tout symbole jaillit (comme l'hurllement du loup jaillit naturellement de sa bouche, et est naturellement compris par les autres loups).

De l'autre côté le Symbole est le fruit d'une animalité toutefois capable de *culture* (« La cité est un fait de nature », dit Aristote). Il est donc comme *animé* par toute la liberté et la créativité dont notre capacité d'instituer des « conventions » nous témoigne.

C'est cette extraordinaire double nature qui a rendu le Symbole apte à devenir en lui-même le ... Symbole de l'Homme, qu' **Ernst Cassirer** n'hésite pas à définir « animal symbolique » – *La Philosophie des formes symboliques* (1923-1929) – C'est l'homme même en somme, qui grâce à ses symboles manifeste sa volonté de s'enraciner dans la terre de la Nature, pour s'élever au ciel de la Liberté, c'est-à-dire d'atteindre une autonomie de pensée, d'auto-expression et de communication qui ne subit plus aucune contrainte de la part des mécanismes purement naturels qui en revanche enchaînent toutes les autres êtres, vivantes et non vivantes, capables de « langage ».

(C) RELATION CONVENTIONNELLE (LES MOTS)

Dans le cas des **mots**, le lien entre le signifiant et le signifié est généralement considéré – par les sciences occidentales actuelles – comme purement conventionnel et donc « arbitraire » (cf. Démonstration §5.2.2). Telle est la position de **Ferdinand de Saussure**, le créateur – grâce à son *Cours de linguistique générale* (1916) de la « linguistique structurale » (T127)

(D) RELATION « ETYMOLOGIQUE » (LE « VERBE »)

A cette idée conventionnaliste s'oppose celle qui prétend que les mots de la langue naturelle, tout en étant indéniablement liés au code d'un groupe social donné, surgissent toutefois, eux aussi, d'un réservoir de « phonèmes » élémentaires – les éléments « atomiques » du son vocal – qui sont non pas conventionnellement mais *naturellement* liés au sens qu'ils nous transmettent. Nous appellerons cette conception la conception « étymologique » de la parole humaine.

C'est l'idée du *Cratyle* de Platon (T128) mais c'est aussi l'idée des grands linguistes français du XVIII^e siècle, comme par exemple **Court de Gébelin** (1719-1784), qui a conçu – dans son œuvre *Monde primitif, analysé et comparé avec le monde moderne, considéré dans l'histoire naturelle de la parole ; ou grammaire universelle et comparative* – la « parole » comme une entité aussi « naturelle » que tout le reste de la Nature, et donc soumise aux mêmes lois d'universalité. C'est cette même idée, enfin, que dans toutes les philosophies et médecines orientales est à la base de la pratique du « mantra » : la répétition d'une certaine syllabe, ou suite de syllabes, qui expriment naturellement et universellement la « voix profonde » du Cosmos. Ci-dessous, le symbole du « *pranava* », la syllabe « OM » dont la répétition constante remet en contact, selon les Hindous, l'être humain avec la vibration fondamentale – la Voix – de l'Univers. Et finalement c'est cette vénérable conception de la Parole, qui est à la base de l'idée chrétienne d'un « Verbe » (*logos*) à l'origine de la Création (« en principe était le Verbe » Jn 1.1)



2.4.2 Selon la réponse suscitée par le signe.

(A) **LE SIGNAL « La réponse est une action.** On appelle *signal* le signe déclencheur d'action. La réponse est immédiate et stéréotypée. Si la situation change, la personne ou l'animal dressé à réagir ne répond plus, car **le signal ne s'adresse pas à l'intelligence, il ne suscite qu'un comportement**, en l'occurrence relevant d'un automatisme (feu rouge → action de passer). Les signes que les animaux utilisent sont toujours des signaux, car déclencheurs d'*action* et non pas de paroles. (cf. ici §3.2 (1)).

(B) **LES MOTS : la réponse est la compréhension d'une signification** – Au contraire, les signes linguistiques appellent l'interprétation, et non l'action. Ils requièrent un acte d'intelligence pour être déchiffrés et mettent en jeu la fonction symbolique, c'est-à-dire la capacité de se distinguer de la réalité pour la signifier par l'intermédiaire d'un signe. Le signe linguistique exige donc une représentation *mentale* pour être compris.

Sur ces bases, nous sommes en condition d'établir une différence claire *et distincte* entre le langage humain – la Parole – et tous les autres.

3. LE LANGAGE ET LA PAROLE

3.1 Le langage animal : des cercles et des « huit » sans doute symboliques

En 1923 **Karl Von Fritsch** a publié *Sur la langue des abeilles*, dans lequel il montre que la collectivité d'abeilles vivant dans une ruche est l'indéniable productrice non seulement d'une admirable œuvre de géométrie architectonique mais aussi d'un *langage*, où les formes géométriques – des cercles et des « huit ». Nous sommes là en présence d'un vrai *langage* (T130) : les abeilles transmettent un vrai *message*, qui démontre une capacité de *symbolisation*; elles possèdent donc à fortiori « la capacité de formuler et d'interpréter un **signe** ». En outre, il s'agit d'un *langage*, « en ce sens que le système est valable à l'intérieur d'une communauté donnée et que chaque membre de cette communauté est apte à l'employer ou à le comprendre dans les mêmes termes ».

Les ronds et le huit réalisés par les abeilles sont donc « écrites » pour être « lues », c'est-à-dire appréhendées comme des *signes*, plutôt que tout simplement reçues et vécues comme des « choses », telles les cellules où les abeilles habitent et déposent le miel. Il s'agit donc de « **symboles** » ainsi que les cercles et les huit humains en Fig.3 le sont : leur rapport au *sens* qu'ils véhiculent en tant que « signifiants » est *conventionnel* et il faut, de plus, que la collectivité où cette communication a lieu en connaisse et en partage le code d'interprétation.

3.2 La Parole: un horizon de sens à la fois clos et infini

Or : **dans quelle mesure, alors, pouvons-nous soutenir que les ronds et les huit « écrits » par les abeilles sont des symboles tels que les ronds et les huit humains en Fig.4 et Fig.8 le sont ? Réponse : dans une mesure infinitésimale.** Pour justifier cette réponse, continuons la lecture du T130, afin de donner une liste de différences *capitales* entre le langage humain et celui des autres espèces animales.

(1) AUCUN VRAI LOGOS SANS DIA-LOGOS (T130, II C)

Même si le rond « écrit » par l'abeille est un « symbole » comme ceux de nos mathématiques ou comme nos mots (relation conventionnelle signifié/signifiant), du point de vue de la « réponse suscitée » par cette danse/écriture ce symbole **n'est qu'un signal déclenchant une conduite pratique** rigidement prédéterminée, et une telle « réponse » n'en est en réalité pas une. Une *réponse* proprement dite est un effet un *message* (non pas une simple conduite, comme aller chercher de la nourriture) qui (a) reste dans la sphère du langage, car (b) il concerne un autre message que l'on vient de recevoir et (c) qu'il s'adresse à son émetteur. **La Parole – logos – n'existe en somme que comme dia-logos – inter-locution – parole échangée en tant que parole**, et non pas « conduite conséquentielle à une autre conduite ».

(2) AUCUN VRAI LOGOS SANS HERMENEIA (ECHANGE D'INTERPRETATIONS) (T130, II D)

Jamais deux abeilles ne se mettent à discuter sur le sens des « mots » utilisés. Ces soi disant « mots » n'étant en réalité que des signaux – des conduites déclenchant automatiquement d'autres conduites – il n'y a aucune des conduites de « réponse » qui ait comme *objet* la conduite « langagière » à laquelle elle réagit. Or, un « dialogue » proprement dit n'est finalement que cela : un échange qui a comme objet essentiel le *sens* des mots que notre interlocuteur utilise, afin qu'on arrive à se comprendre, avant toute autre forme d'action ou de réaction. Aucune parole effectivement humaine – aucun *logos* – donc, qui ne soit par là même un « dia-logos » et aucun « dia-logos » qui ne demeure par là même tout le temps qu'il faut bien ancré dans l'horizon de l'Interprétation (grec : *hermeneia*) réciproque, avant de « passer à l'acte »

(3) AUCUN VRAI LOGOS QUI N'ENGAGE LA CITE – L'HUMANITE – TOUT ENTIERE (T130, II E)

La parole humaine provient aux parlants de l'horizon social où ils l'ont apprise dès leur naissance, et à son tour se transmet et se communique – comme une contre-vague soulevée par un caillou lancé dans un étang – au moins *virtuellement*, à la totalité de la Cité où ils vivent. Or cet étang est en dernier analyse celui de toute l'humanité, en tant que « Babel » : la communauté des êtres qui *parlent* et tentent de se comprendre. **La parole humaine est en somme porteuse de l'expérience collective** de la communauté où elle prend sens et naissance, et donc, potentiellement, de l'expérience collective de l'humanité en sa totalité.

(4) LA PAROLE EST UN SIGNE INFINIMENT OUVERT A L'INTERPRETATION (T130, III B)

« Si nous considérons maintenant le contenu du message, il sera facile d'observer qu'il se rapporte toujours et seulement à une donnée, la nourriture, et que les seules variantes qu'il comporte sont relatives à des données spatiales. Le contraste est évident avec l'illimité des contenus du langage humain... »... pensons à **l'infinité de sens** que peut prendre le pur et simple *signe d'un cercle* dans la « ruche des hommes », si seulement nos paroles (comme « drapeau », ou « ensemble vide »...) le décident. Il n'y a manifestement pas de limites (Fig.8) au sens que ces *signes* peuvent prendre grâce à nos *paroles*... D'autant plus, il n'y a pas de limites au sens que ces mêmes à leur tour paroles productrices de sens peuvent prendre, tous simplement grâce à... d'autres paroles.

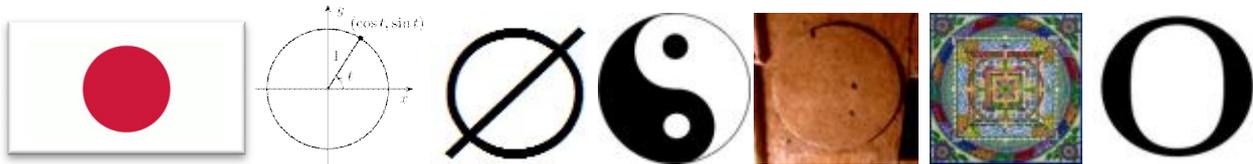


Figure 8

(5) LA PAROLE HUMAINE EST UN SIGNE CAPABLE DE TOUT EXPRIMER, GRACE A SON « ANALYSABILITE TOTALE » ET A SA MOBILITE ABSOLUE (T130, III C)

« **Le message des abeilles ne se laisse pas analyser** » Les *signaux* qui dirigent la conduite des autres animaux sont **des totalités aussi insécables et rigidement « formatées »** que les comportements qu'ils induisent. A l'opposé, le nombre de combinaisons qui peuvent former les éléments atomiques ultimes (« *morphèmes, phonèmes* ») du langage humain, permettent à la « parole » de *tout dire*.

Avec la « poussière » – « micro-grains » de signification : *morphèmes, phonèmes*... – dont se compose l'argile tout énoncé humain, nous avons la possibilité de donner un corps, un aspect visible, absolument à *toutes* les pensées que nous voudrions exprimer. (cf. Bergson, en T131)

Résumons.

(1) Le langage humain – *logos* – est l'horizon clos et fermé, c'est-à-dire parfaitement autarchique, du *dia-logos* : échange réciproque de paroles concernant toujours et encore des paroles, que les parlants s'adressent mutuellement *avant* d'exécuter n'importe quel autre genre d'action (la réponse n'est pas une ré-action);

(2) Le langage humain est pour ainsi dire le creuset à fermeture étanche où s'accomplit une œuvre d'*interprétation* exclusivement finalisée à la compréhension mutuelle des parlants qui dialoguent entre eux.

(3) L'horizon ultime où cet échange d'interprétations a lieu est la Cité, et en dernière analyse l'humanité toute entière, engagée en permanence à donner du Sens à son expérience – individuelle et collective – grâce à l'échange langagier qui soude et fait évoluer la communauté des parlants.

(4) A la « fermeture étanche » de l'horizon de la parole/interprétation humaines correspond à l'opposée une ouverture illimitée aux possibilités de sens que les signifiants peuvent acquérir grâce à l'œuvre interprétative des parlants.

(5) La parole humaine, si infiniment ouverte à toute [re]interprétation possible, est douée d'une mobilité et d'une flexibilité sémantique – possibilité de changer de sens – absolue, qui nous permet de *tout dire*. Cette flexibilité sémantique est le reflet langagier de la parfaite fluidité qui caractérise la Cité humaine quant à la distribution/redistribution des rôles des individus qui l'habitent.

C'est pour ces raisons que nous avons répondu que le langage des animaux est comparable à la langue des hommes dans une mesure *infinitésimale* : car il faut un véritable « passage à l'infini » pour faire du « huit » d'une abeille le symbole mathématique de ce même Infini dont, à la différence du reste du royaume animal, nous sommes ici et maintenant capables de *parler*.